

XYZ. La revue de la nouvelle

Égal pour tout le monde

Marc Rochette



Numéro 132, hiver 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rochette, M. (2017). Égal pour tout le monde. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 14–22.

Égal pour tout le monde

Marc Rochette

Well we know where we're going / But
we don't know where we've been / And
we know what we're knowing / But we
can't say what we've seen / And we're
not little children / And we know what
we want / And the future is certain /
Give us time to work it out / Yeah /
We're on a road to nowhere

CHRIS FRANTZ, DAVID BYRNE,
JERRY HARRISON ET TINA WEYMOUTH,
Road to Nowhere

M. Tremblay

CE MATIN, il faut que je les brasse un peu. Ils ont complètement raté l'examen. Peut-être mes cours n'étaient-ils pas aussi au point que je l'aurais voulu, mais cette bande de fainéants ne se révèle certainement pas très allumée. Les seules à poser des questions sont Ludivine et Marie, qui réussissent, elles, à obtenir d'excellents résultats, cependant les autres ne savent ni en tirer profit ni s'en inspirer. Donc, retour sur la matière, bien sûr, puis insister, revenir en détail sur la méthode d'analyse qu'ils connaissent sans arriver à en tirer les fruits. Comme si je ne leur avais pas expliqué maintes et maintes fois que l'important est d'établir les rapports de causalité entre les faits, pas les faits eux-mêmes !

Molosse

Go, mon Charland ! Écrase-toi dans ta chaise, envoie ! Le prof va en profiter pour s'en prendre à toi, se trouver drôle et nous laisser tranquilles. Nous, tout ce qu'on doit faire, c'est ne pas réagir, ne pas dire un mot et ne pas, surtout, ne pas
14 regarder le prof : garder les yeux fixés sur notre copie. Une

chance que t'es là, Charland, pour encaisser la plupart des coups à notre place. Je suis sûr que t'es moins crétin que t'en as l'air, mais tu caches bien ton jeu, mon cochon !

Charland

Quand ce n'est pas M. Tremblay, le prof d'histoire, c'est le prof de français, M. Dubuc, qui vient me picosser devant tout le monde — *Ah, M. Charland, cette fois-ci encore, vous vous surpassez dans la bêtise...* Ils aiment bien faire leurs *smats* pour me ridiculiser et se donner ainsi un peu d'importance. Parfois, le prof de maths s'y met aussi, mais lui a quand même compris qu'en se donnant ce petit pouvoir, il n'aide pas sa cause, alors la plupart du temps, quand une petite vacherie lui échappe, il tente de se reprendre en se tournant à son tour en ridicule. Mais donner le change en prétendant que c'est égal pour tout le monde, ça demeure une fumisterie de la part du seul qui a voix au chapitre. Au moins, dans son cas, il y a admission d'une faute. Cette fois, la question du prof d'histoire, « Expliquez comment, en se dotant de deux moyens nouveaux, l'État québécois a pu assurer une meilleure répartition de la richesse collective au xx^e siècle », visait à nous faire exprimer, encore et encore, à quel point nous sommes chanceux d'avoir eu des parents et des grands-parents. Ma réponse ? Le régime d'assurance maladie assurait à tous les citoyens l'accès aux mêmes soins de santé et l'école obligatoire pour tous assurait à l'ensemble de la population une instruction de base. Mais non ! « Inepties, erreurs logiques et pensée molle... » Toute la classe, sauf les deux fatigantes qui ont toujours tout bon, a répondu quelque chose qui au mieux ressemble à ma réponse, mais ça...

Ce sont des MESURES mises en place grâce aux MOYENS qu'on cherchait, M. Charland, comprenez-vous la différence entre une MESURE et un MOYEN ? Dois-je encore une fois vous rappeler à quoi sert un DICTIONNAIRE ? Vous savez, ce gros truc encombrant, papier, encre, colle et carton, qu'on vous demande de trimballer en classe ? 15

Ce n'est pas dans l'espoir que vous vous construisiez une MUSCULATURE digne de ce nom, pas du tout, même si dans votre cas cela pourrait prêter à confusion, mais plutôt pour muscler votre CERVEAU... Ah, mais peut-être le mode d'utilisation vous fait-il défaut ? Peut-être celui-ci vous a-t-il glissé hors de la mémoire par quelque tortueux détour du hasard, un soir, dans l'autobus vous ramenant vers ce havre douillet que vous appelez votre maison ? Tenez, M. Charland, je serai bon prince : il faut démontrer le simple courage d'ouvrir ce livre pour y trouver, dans la liste alphabétique — vous savez, A-B-C-etc. —, le mot qui a eu la malencontreuse impertinence d'exister sans que vous en connaissiez le sens...

Et patati et patata jusqu'à ce que M. le prof ait fini de s'essuyer les pieds sur mon dos pour bien faire comprendre à la classe quel moins-que-rien je suis, moi particulièrement, car avec moi pas de danger de réplique ni de crise de larmes, et encore moins de rébellion. Et partant de là, ce midi, même si je longe les murs en regardant la poussière sur mes souliers, et jusque dans l'autobus ce soir, je vais me taper les chuchotements, les commentaires et les rires de tous les abrutis et de toutes les pouffiasses de la classe qui vont s'empresse de se transformer en reporters pour les ahuris de l'école qui n'auront pas eu la chance de profiter du spectacle. Au lieu de me remercier d'écoper pour eux de toute la méchanceté de ce malabar intellectuel, ils prennent exemple sur lui puis en rajoutent. Peut-être que ça leur fait oublier la profondeur abyssale de leur propre bêtise ?

Henry

— Eille Frigon, ça a d'l'air que le prof d'histoire a varloqué Charland ?

— Ouin, total abus, *man*, y'est tombé su'a tomate solide ! Dix minutes, sans reprendre son souffle, pis l'autre a pas dit un mot, a pas même levé les yeux de son pupitre ; le prof, lui, avec sa voix de sauterelle : « Il appert, Charland, que vous

dormiez quand on a distribué l'intelligence ! » Ha ! C'est vraiment pas une lumière, j'te dis !

— Chut, le v'là qui arrive...

— Pas grave, chu pas certain qu'y comprend le français...

Charland

« I'm on the road to nowhere... »

Heureusement, pour ces longs trajets d'autobus, je peux compter sur la collection musicale du paternel. Je ne peux d'ailleurs compter sur rien d'autre qui provienne de lui. Au moins, un jour dans sa vie, il a aimé la musique et nous a dotés d'une bibliothèque musicale aussi garnie que variée que j'ai pu transférer dans mon téléphone. Ça va des Dead Kennedys à Debussy, de Grant Lee Buffalo à Eurythmics en passant par Bill Frisell et Stephen Faulkner. Bien sûr, il y a dans le lot des pertes de temps incroyables mais, d'autres fois, cela produit des chocs telluriques de grande magnitude : la poésie de Richard Desjardins, l'énergie du désespoir des Sex Pistols, la digne intensité de Nina Simone, les univers décoiffants et parfois inquiétants de Philip Glass.

Après les Talking Heads, j'écoute Paul Bley, un pianiste qui a dû avoir une enfance comme la mienne. Chaque note touche juste et j'ai besoin du silence entre chacune d'elles. Il arrive que ce soit trop dur, que ça devienne intolérable de beauté, comme s'il était présent en moi et qu'il arrivait à mettre mes émotions en musique. Bizarrement, ça fait mal et ça soulage. Alors je me tourne vers un groupe pop qui m'amuse. Après, je me sens loin de l'école et de tous ces lâches qui se croient forts parce qu'ils sont en gang. Ils ne pensent pas que je les vois hors de l'école, seuls et désœuvrés à leur tour, tristes et fragiles. Parfois, de loin, je vois même certains d'entre eux se faire intimider par des plus vieux dans la rue. Une fois, j'en ai vu un qui reste tout près de chez moi à terre, le contenu de son sac éparpillé dans la gadoue, en train de se faire cracher dans le visage par le chef de la bande de matamores qui riaient à gorge déployée après l'avoir tabassé. Ça s'est terminé par un festival de coups de pied. Un instant 17

son regard a croisé le mien, j'ai été tenté d'aller lui porter secours, de lui dire à tout le moins que je comprenais, que ça allait passer. Je n'ai rien fait. Sans surprise, le lendemain, avant les cours, près de mon casier, sa bande s'est encore une fois payé ma gueule.

Labine

Tu peux rester dans ton coin, Charland, à faire semblant que tu ne me vois pas. Comme le jour où tu as fait semblant de ne pas me voir me faire tabasser par la bande à Fred. Je sais que tu m'as vu ce soir-là et que tu n'as rien dit ni rien fait. J'peux pas vraiment te blâmer pour ça. Au nombre qu'ils étaient, ils t'auraient juste fait subir le même traitement qu'à moi. Mais après, quand ils se sont tannés de me frapper, t'es parti toi aussi, mon chien sale ! Tu m'as laissé tu-seul dans bouette ! Viens pas te demander après pourquoi tout l'monde s'en prend à toi. On voit ben que tu te prends pour un autre à jouer les fins finauds dans ton coin. Endure, mon ti-coune !

Charland

Aujourd'hui, il fait beau, le soleil brille, un vrai soleil de fin d'été. J'ai envie que ce soit moi, pour une fois, qui décide qui rit, qui pleure. Une belle journée comme celle-ci, j'aimerais leur montrer que c'est facile et petit de jouer au tyran ; j'aimerais qu'ils subissent à leur tour l'injustice de cette jungle et qu'ils y pensent à deux fois avant de brutaliser les autres sous prétexte qu'ils sont chiffes molles, différents, pas capables de répliquer ou simplement timides.

C'est sûr que la correction du dernier exam d'histoire me fait hésiter un peu, mais c'est en français que j'agirai, parce que Dubuc est vraiment le pire truand du langage. Il terrorise tout le monde avec ses répliques assassines et ses citations de M. Je-Sais-Tout. J'en ai plein mon casque de ce terrorisme intellectuel que les autres transforment en intimidation de gang de rue.

Vous ne le savez pas encore, M. Dubuc, mais c'est vous qui
18 allez faire les frais d'un humour de mauvais goût aujourd'hui ;

je ne suis pas certain que tout le monde va rire, ils vont être déboussolés et terrifiés, mais je peux vous jurer que moi, je vais rire à fond de vous voir faire tout ce que je vais vous demander, et je dis bien tout.

Quelques minutes encore et je sors ma petite surprise de mon sac. On verra alors qui va rigoler.

À ton arme de beau parleur qui lance des munitions qui blessent et mutilent sans que ça paraisse, je vais répliquer par une arme tout aussi réelle qui peut blesser, mutiler et même tuer.

J'ai hâte de lire dans tes yeux, Dubuc, que tu comprends être allé trop loin et avoir perdu le contrôle. Pour tous les autres hypocrites de la classe, ce sera bien sûr plus long, crétiens qu'ils sont, sauf peut-être les deux fatigantes qui auront si peur qu'elles vont en chialer et peut-être se pisser dessus.

Je me mets à leur place et j'ai presque pitié. Mais je jubile en même temps.

Frigon

Maudit cours de français à matin ! Le chiant de prof va nous remettre nos copies de travail long. Au moins, y'aura pas de surprises : encore une mauvaise note à mon dossier et le prof va s'en prendre à un des nonos de la classe. Ça va être la fête de Labine, Molosse, Charland, peut-être moi. Il pourra pas s'empêcher d'humilier l'un d'entre nous avant de louer les deux bolées qui lui lèchent toujours le cul. Comme si on comprenait pas nous-mêmes qu'on est pas bons...

Charland

Ce matin, si le prof s'en prend à moi, je donne à tous l'électrochoc dont ils ont besoin pour comprendre une bonne fois pour toutes que je ne suis pas un sac de sable, ni un robot, ni un monstre, mais un humain, un simple humain, comme eux.

Dubuc

— Alors, messieurs-dames, impatients que je vous remette le fruit de vos, croyez-vous, brillantes rédactions ? Vous osez croire, que dis-je, vous nourrissez l'espoir secret que, enfin, pour une fois, je me suis trouvé devant l'obligation de reconnaître à sa juste valeur l'étendue du talent qui sommeille en vous et, par le fait même, devant la nécessité de vous octroyer une bonne note ? Voilà le fil de la pensée qui se déroule dans votre jeune esprit naïf, n'est-ce pas, M. Djankovic, ou devrais-je dire Labine comme vos camarades ?

— ...

— Non, à bien y penser, ne répondez pas. Je vais plutôt poser la question à ce cher M. Clermont, qui, sans doute pour faire honneur à son surnom de Molosse, nous a livré un récit abracadabrant à propos d'un chien du nom très original de Charlie. Alors, M. Clermont, quelle note croyez-vous que j'ai accordée à votre fable ?

— ...

— Allez, allez, vous n'êtes pas si timide d'ordinaire...

— Euh, monsieur, je crois que Ludivine voudrait dire quelque chose.

— Et vous aimeriez, Clermont, que je lui donne la parole. Ne craignez rien, j'ai bien vu la main levée de M^{me} Traoré, mais je ne vous ferai pas ce plaisir avant que vous ayez répondu à la question que je vous ai posée.

— Ben, ché pas, moi, mettons soixante-dix.

— Soixante-dix ? C'est là la hauteur de vos aspirations, M. Clermont ? Vous espérez que je vous mette un soixante-dix pour cent sur votre rédaction et vous en serez satisfait ?

— Ben oui...

— Pour vous, Clermont, atteindre les deux tiers du résultat attendu représente une réussite ? Dois-je en déduire que, lorsque vous revêtez votre armure de joueur de hockey, vous ne vous présentez que pour deux périodes sur trois ? Que vous aspirez, le jour où vous réussirez peut-être à obtenir un diplôme, à ne faire que les deux tiers du travail que l'on vous

20 confiera et à ce que, conséquemment, on ne vous remette

que les deux tiers de la paye à laquelle vous pourriez avoir droit ? Vous aimeriez qu'un chirurgien opère votre appendicite à soixante-dix pour cent ?

— ...

— Tout cela est bien triste, M. Clermont. Et si je posais maintenant la question à M. Charland...

— Ça suffit ! Arrêtez, M. Dubuc ! Tout le monde est mal à l'aise !

— Et pourquoi, M^{me} Traoré, croyez-vous que j'ignore votre main levée pour questionner ces pauvres gens ? Parce que la classe a besoin d'être secouée, encore et encore, sans quoi vous obtiendrez tous les mêmes résultats désolants d'une fois à l'autre...

— Mais, Monsieur, ce que vous faites là n'aide personne ! Nous n'avons pas encore reçu nos copies, nous ne savons pas quelles sont nos erreurs et tout ce que vous avez dit depuis le début de la période ne nous servira jamais !

— Halte-là, jeune dame, n'allez pas croire que vos bons résultats vous autorisent à me couper la parole et à me critiquer. Vous comprendriez si...

— Mais c'est VOUS qui ne comprenez pas que nous voulons tous, je dis bien tous, apprendre quelque chose ! Non seulement on n'apprend rien pour l'instant, mais en plus vous tapez toujours sur la tête de Charland, de Labine ou de Molosse. Mais lâchez-les ! Ils ne vous ont rien fait ! Et peut-être que si vous les encouragez un peu plutôt que de les rabaisser, ils pourraient tous les trois rêver à de meilleurs résultats. Mais non ! Il vous faut encore les ridiculiser ! C'est lassant à la fin. Vous êtes MÉCHANT ! Y'en a MARRE !

Charland

Et elle se met à pleurer à gros sanglots. Le prof est sans voix, n'ayant jamais anticipé cette charge émotive, qui plus est livrée par son étudiante la plus brillante. Il en est littéralement bouche bée. Et dans le silence, Marie se lève pour aller prendre Ludivine dans ses bras. Et tous les autres, sans un mot, un à un d'abord puis d'un bloc, se lèvent et se 21

mettent à applaudir. Toute la classe. Je crois que c'est Cayer qui a lancé le mouvement, et moi, comme tous les autres, j'ai suivi, j'applaudis aussi. Voilà au fond ce qu'il fallait dire : y'en a marre ! Je le comprends dans l'énergie que tous mettent à taper dans leurs mains en rythme, la classe entière ressentait ces agressions avec le même dégoût. Du coup, je me demande ce que je vais faire de ma surprise.

Le prof, toujours la bouche ouverte, a vu toute la classe se lever et continuer d'applaudir la diatribe de Ludivine. Il se dirige vers la porte, l'ouvre, la franchit, la referme derrière lui et nous abandonne à notre sort.

Je suis là, debout, avec les autres, et je pleure moi aussi.